

Arts et scènes

Séverine Chavrier: «J'aime le théâtre qui invente un langage inouï»

À travers «Ils nous ont oubliés», Genève découvre le travail artistique de celle qui pilote depuis l'été sa principale scène. Rencontre à quelques jours de l'audition.

Katia Berger

Entre ses billes d'onyx, les stries du discernement. Séverine Chavrier scrute le monde sans relâcher sa concentration. Son intelligence, sa volonté, ses savoir-faire l'ont hissée à la tête de la Comédie, où elle a pris ses fonctions en juillet dernier. Par l'un de ces hasards qui n'en sont pas, le binôme auquel elle succède, Natacha Koutchoumov et Denis Maillefer (NKDM), avait intégré à son ultime saison une pièce de l'ex-directrice du Centre national dramatique (CDN) d'Orléans.

La voici au pied du mur, la native de Lyon, ancienne élève du Conservatoire de musique de Genève. Alors que sa patte de programmatrice ne s'est pas encore révélée aux Genevois, ceux-ci découvrent depuis jeudi sa création d'après un roman de l'Autrichien Thomas Bernhard, retiré «Ils nous ont oubliés». Interview à la veille de son épreuve du feu.

Quoi de neuf aux Eaux-Vives depuis votre arrivée?

Ces premiers mois de prise de poste et d'observation m'ont permis de confirmer la place de la Comédie au sein du paysage culturel romand, celle d'un grand théâtre de ville, doté du grand plateau qui manquait à Genève, capable à la fois d'accueillir les productions internationales et de promouvoir les artistes suisses. Je mesure mieux les attentes et l'enthousiasme pour cette nouvelle Comédie. Je multiplie les rencontres avec mes homologues en vue de développer et de soutenir en bonne intelligence les artistes dans leur parcours.

Avez-vous introduit des changements dans le fonctionnement du théâtre?

À part engager une adjointe qui m'épaula dans l'opérationnel depuis le 1^{er} novembre, je me suis concentrée surtout sur l'invisible, la transmission, le travail sur les publics. J'envisage la saison 2024-2025 avec des focus, des projets, une présentation un peu différente des artistes suisses. J'associerai notamment pour trois ans une jeune scénographe et une metteuse en scène issues de la Manufacture, qui reprendront leur spectacle de diplôme et suivront plusieurs stages au sein de la maison. La Comédie portera plusieurs créations et re-créations de différentes échelles et formats amenées à rayonner en Suisse romande et à l'international. Elle développera de nouveaux partenariats avec les Hautes écoles, l'Université, les musées ou le cinéma.

Votre affiche tranchera-t-elle avec celles du tandem NKDM?

Sur le plan esthétique, je crois que le public percevra plutôt une continuité. Ce qui oriente ma programmation, c'est de faire venir les artistes, les femmes, les esthétiques qui n'ont pas encore été vus à Genève. J'aime le théâtre d'art, celui qui invente un langage inouï. C'est peut-être dans l'établissement de ces temps forts qu'on sentira une différence. L'un d'eux, appelé «Wanders», creusera un terrain romantique germano-suisse, qui inclura la musique. À l'articulation pluridisciplinaire, avec danse, cirque, théâtre, continuera de se conjuguer l'articulation géographique, avec des artistes venus aussi bien de l'étranger que du terroir. On verra comment les uns pourront servir de locomotive aux autres.

Qu'y a-t-il de commun entre votre façon de mettre en scène et de diriger une institution?

Si on les vit souvent comme deux casquettes différentes, les deux fonctions ré-



Séverine Chavrier, au naturel dans son nouvel environnement, attendait en début de semaine de présenter pour la première fois son travail aux Genevois. LUCIEN FORTUNATI

pondent à une même appétence pour le travail collectif. Au CDN d'Orléans, j'ai essayé de trouver le moyen pour que les collaborateurs soient, sinon révélés, en tout cas confortés dans leurs qualités. Que l'organigramme soit d'abord un organigramme de personnes, qu'on n'y parle pas seulement la langue du management. L'idée étant de tendre collectivement vers le projet artistique, dans toute son exigence, au nom du public. L'artiste directeur doit insuffler un projet singulier, sensible, une pensée artistique se diffusant sur l'ensemble de la maison.

Quand vos prédécesseurs ont programmé «Ils nous ont oubliés», vous n'aviez pas encore postulé à leur succession. Votre nomination entre-temps change tout au regard que porteront les Genevois sur votre pièce...

C'était déjà une première à la base, car je n'avais encore jamais présenté de spectacle à Genève. «Ils nous ont oubliés» a

déjà passablement tourné et continue de le faire. Il a impressionné et j'ai eu une couverture presse incroyable. J'ai appris à faire confiance au travail. Je suis donc très impatiente de le partager, et en même temps inquiète, évidemment. Sa durée et sa forme en trois parties demandent un certain engagement. Il diffuse une certaine mélancolie, en lien avec la musique et mon tropisme piano romantique, sans doute. Quelles que soient les réactions, je ferai avec. Le public a toujours raison.

Comme souvent chez vous, la pièce combine musique, vidéo et théâtre. Les arts ont-ils pour essence de dialoguer entre eux?

C'est bien le dialogue qui me passionne dans le métier que j'ai la chance de pratiquer. On peut, comme l'auteur Thomas Bernhard, placer la musique au-dessus du théâtre, qui sera toujours un art hybride, un mélange de matériaux dégradés. Mais c'est vrai qu'un chemin assez organique s'est tracé en adaptant le roman de Bernhard, «La Plâtrière», qui consiste surtout

en une reconstitution à la suite d'un meurtre. Or la question de la reconstitution, en posant celle du vrai et du faux, est passionnante à creuser au théâtre...

Parlez-nous des aspects visuel et sonore de l'œuvre...

On a un dispositif de huit caméras de surveillance, qu'on traite comme de la peinture, dans des colorimétries qui évoluent au gré du délabrement du bâtiment, qui joue un rôle à part entière dans la pièce. Un homme s'y isole avec sa femme pour écrire un traité sur l'ouïe, mais il est sans cesse dérangé, on frappe à tout moment: Bernhard y dresse un inventaire de toutes les raisons pour lesquelles on peut être stérile de son œuvre. Vu le pitch, chaque son est central au sein d'un espace rongé par l'humidité - espace qu'on visualise de façon avant tout musicale.

C'est la deuxième fois que vous montez l'écrivain autrichien. D'abord une pièce, ici un roman. Pourquoi cette insistance?

Dans sa pièce «Déjeuner chez Wittgenstein» (rebaptisée «Nous sommes repus mais pas repentis» par Séverine Chavrier en 2016), c'est un Bernhard plus mature qui critique une Autrichienne non nazifiée. «La Plâtrière», elle, est l'un de ses premiers romans. Il a quelque chose de plus rustique, de plus désespéré, qu'il m'intéressait d'explorer. J'étais attirée par son double mouvement: l'absolu me sauve et m'écrase.

Une ligne rouge thématique traverse-t-elle l'ensemble de votre travail?

Quelqu'un m'a dit un jour que je faisais une critique incessante de la bourgeoisie, dans tout son enfer. Mais ma démarche inclut aussi une investigation sur ma propre place de femme blanche et privilégiée dans l'Europe d'aujourd'hui. Je m'intéresse à la vérité des êtres dans leur splendeur et leur médiocrité. Et je crois à la tendresse comme principe subversif. Ainsi qu'au lien entre le détail et le grand, approchés dans un mouvement musical. Je préfère un instant de grâce à l'impression de tenir quelque chose de très solide.

Au prochain Festival d'Avignon, vous créerez «Absalon, Absalon», d'après William Faulkner, que vous adaptez également pour la deuxième fois. Verrons-nous la pièce à Genève?

Elle viendra en janvier 2025 à la Comédie, avant de partir en tournée. C'est un travail qui s'inscrit dans la continuité d'«Ils nous ont oubliés», en plus polyphonique. Il y aura 12 personnes au plateau et l'image y sera exacerbée, vu qu'on est en Amérique, cette narration de l'image qui broie. Le narrateur inclut trois générations, c'est au fond une histoire de fantômes. Elle rejoint ces mots de René Char: «Notre héritage n'est précédé d'aucun testament.» Si le spectacle sera long? Je l'espère, car la durée découle de la matière.

«Ils nous ont oubliés»

Jusqu'au 2 déc. à la Comédie
www.comedie.ch

Un opéra total résonne à la Comédie

● Enfin! Enfin, l'œuvre dont on rêvait. Apte à sublimer le nouveau théâtre dont Genève s'est fièrement dotée. Apte à déclencher les plus folles espérances quant aux saisons futures que Séverine Chavrier aura à y programmer. Depuis la venue de l'Allemand Heiner Goebbels au début du siècle, notre ville n'avait plus atteint de tels sommets scéniques. Un intellectuel névrosé et sa femme infirme s'installent dans une usine à chaux isolée, et tout va se désagréger avec eux. Les murs vermoulués de la bâtisse s'écroulent. Une nature dégradée pousse pigeons et corbeaux à y trouver refuge. Les voisins se suicident. Les chiens hurlent dans la neige. Le lien conjugal sombre dans un enfer orduier. La santé de l'impotente décline. Le traité sur l'ouïe de Konrad Bégale. Et l'aide



«Ils nous ont oubliés», une chapelle Sixtine dont la visite mérite bien quelques heures. J.-L. FERNANDEZ

soignante réclame des droits. Pour ce récit d'un effondrement tiré de «La Plâtrière» de Thomas Bernhard, Séverine Chavrier va fusionner tous les

arts. Du cinéma, elle détournera les codes de l'épouvante et le jeu immédiat des acteurs - prodigieux Laurent Papot, Marijke Pinoy et Adèle Joulin. De la littérature, les jeux de langue et les licences narratives. À la peinture, elle empruntera la texture des couleurs et le sens de la composition. Au théâtre, la mécanique burlesque, les chaussettes scénographiques et des dialogues qui dilatent Beckett. Mais la musique surmène. En plus de citer Mozart et Wagner, en plus d'acter le batteur Florian Satche à la répercussion en direct des borborygmes du biotope, Chavrier imagine un opéra total, fait de mouvements contraires, de méandres, de va-et-vient et de dissonances fécondes. Vivement la suite de ce travail d'orfèvre. **KBE**